

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Le prix Nobel de littérature 2013

Nelis, Noémie; Bronckhorst, Daan

Published in:
Revue des Questions Scientifiques

Publication date:
2014

Document Version
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Nelis, N (trad.) & Bronckhorst, D 2014, 'Le prix Nobel de littérature 2013: Alice Munro une prose souple, acerbe et disponible', *Revue des Questions Scientifiques*, vol. 185, numéro 1, pp. 63-70.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Le prix Nobel de Littérature 2013

Alice Munro

une prose souple, acerbe et disponible

NOÉMIE NÉLIS et DAAN BRONKHORST

Université de Namur Sinologue

noemie.nelis@unamur.be

daanbrokhorst@hotmail.com



Alice Munro

née Alice Laidlaw en 1931, est une auteure canadienne ayant reçu nombre de prix littéraires, incluant le Prix du Gouverneur général (reçu à trois reprises, entre 1968 et 1986), le Prix Giller (à deux reprises), le Prix international Man Booker et, en 2013, le premier Prix Nobel de littérature jamais remis à un écrivain canadien. Munro n'a qu'un genre, celui de la nouvelle : les siennes comptent, pour la plupart, une dizaine de pages, parfois plusieurs dizaines, et

si elles ont pu, quelquefois, se lire en rapport étroit, elles sont généralement plutôt indépendantes les unes des autres, articulant souvent des thèmes autobiographiques. Ces récits font alors le dessin de vies féminines, contemporaines, vécues presque invariablement dans le comté de Huron, au sud de l'Ontario, là où Munro naquit. Cette dernière est, à ces égards, un écrivain unidimensionnel.

À d'autres égards, cependant, elle ne l'est certainement pas. Explorant l'esprit humain et, en particulier, les relations humaines dans tous leurs traits singuliers et toutes leurs vicissitudes, ses récits offrent un large éventail de personnalités, de milieux, de classes sociales. Munro utilise également des moyens ingénieux pour développer ses intrigues : la plupart de ses nouvelles – certains critiques affirment qu'elles le sont toutes – sont en fait des romans complets, si très courts, et ne correspondent pas au genre des impressions fragmentaires dont beaucoup de nouvellistes actuels se sont faits les spécialistes.

Il est également intéressant de considérer la biographie de Munro, et ce car nombre de détails romancés, inspirés de sa propre existence, figurent dans ses récits. Née d'un père agriculteur et d'une mère institutrice, elle vit le jour dans la minuscule ville de Wingham (moins de 3000 habitants), et vécut, ces trente dernières années, à une trentaine de kilomètres au sud, à Clinton (à peine plus de 3000 habitants), en compagnie de son second époux – jusqu'à la mort de ce dernier, en avril 2013.

La jeune Alice était une enfant jolie et précoce qui, à trois ou quatre ans, récitait différents poèmes à la radio. Elle commença à écrire alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente et vit sa première nouvelle publiée à dix-neuf ans, alors étudiante d'anglais dans une université proche de la maison familiale. Elle ne suivit cependant pas très longtemps son programme d'études, puisqu'à vingt ans elle quitta tout pour épouser un camarade étudiant du nom de James Munro, qui travaillait dans un grand magasin. La jeune Mme Munro ouvrit une librairie.

Sa carrière ne décolla sérieusement que bien plus tard. Son premier recueil de nouvelles parut quand elle avait trente-sept ans. Il se révéla très vite un franc succès d'estime, succès qui fut ensuite égalé voire dépassé par son deuxième recueil, *Lives of Girls and Women*, publié en 1971 – l'année de ses quarante ans. Ce dernier a cependant été lu par beaucoup comme un roman,

ses différentes nouvelles étant en effet reliées par leurs récurrents protagonistes et événements. Mais Munro ne serait jamais un écrivain de fictions longues : elle ne répéta pas l'expérience. Ses recueils ont continué à paraître à intervalles réguliers et, d'une façon typiquement nord-américaine, ont vu leur succès relayé par l'attrait massif du cinéma. La nouvelle «The Bear Came Over the Mountain» («L'Ours traversa la Montagne») fut adapté pour le grand écran, comme le furent «Away from Her» («Loin d'elle») (avec Julie Christie dans le rôle principal) et «A Wilderness Station», qui constitua la base du film dramatique *Edge of Madness (Station Sauvage)*, 2002).

Du mariage d'Alice et James naquirent trois filles – quatre, mais l'une mourut à la naissance – dont la plus âgée, Sheila, publia, bien plus tard, le mémoire de sa mère (*Growing up with Alice Munro*). Alice et James divorcèrent en 1972. Alice, gardant cependant le nom de son ex-mari, ce qui n'est pas rare dans le monde anglophone, devint écrivain en résidence dans son université alma mater. En 1976, ayant alors quarante-cinq ans, elle épousa Gerald Fremlin, géographe de son état. Cette union tint bon jusqu'au mois d'avril 2013, au décès de Fremlin – six mois avant l'annonce du Nobel de sa femme.

Alice Munro n'accepte que peu d'entretiens. Elle n'écrit pas non plus beaucoup à propos de sa propre écriture : elle n'a composé que quelques essais et articles journalistiques, qui ne nous disent pas grand-chose à propos de ses goûts et dégoûts littéraires. Certaines de ses nouvelles, cependant, peuvent être lues comme de brèves autobiographies, et peut-être surtout «The Beggar Maid» («Un demi-pamplemousse», 1978). La vie de Rose, le personnage principal, compte plus d'une ressemblance avec celle de Munro (comme l'a noté le critique C. Lorentzen) : une enfance difficile dans l'Ontario, de bons résultats contrebalancés par nombre d'anxiétés sociales à l'école, une éducation supérieure dans une université provinciale, une idylle conduisant à un mariage précoce, une vie dans la banlieue d'une grande ville, la maternité assez jeune, une existence étouffante dans la classe moyenne, rongée par le désir d'y échapper, l'adultère, le divorce, la bataille pour la garde des enfants, une résidence temporaire dans une ville enneigée au beau milieu de nulle part, la solitude, le retour en Ontario, de tristes liaisons, le souci et la prise en charge d'un parent vieillissant. Et puis quelque part, presque à l'improviste, la gloire. Dans cette nouvelle comme dans les autres, on retrouve des scènes liant maladie et douleur, à nouveau un élément fortement autobiographique.

Munro a en effet assisté à la mort de certains de ses proches atteints de cancer, une maladie à laquelle elle a elle-même survécu.

Les critiques concordent généralement sur le fait que c'est la particularité de l'expérience qui fait le classique chez Munro. Ses nouvelles abondent de détails sur les aspects économiques d'un ménage, sur la technologie au quotidien, sur les affrontements entre les classes et les cultures, sur l'existence simple et ordinaire. Ses fictions commencent, comme Munro l'a elle-même expliqué, « dans l'idée qu'il y a des endroits comme celui-ci dans tout le pays, dans chaque ville et chaque village. Des endroits dont les fenêtres sont peintes. Nous passons devant eux en voiture ou en train et n'accordons jamais une pensée à ce qu'il peut bien s'y passer ». Dans ses contes, on discerne plus d'une fois un personnage féminin, vieillissant, repensant aux erreurs de sa vie, aux mésaventures, aux malentendus, cherchant à comprendre ce qu'il s'est effectivement passé. Mary Hawthorne, critique de premier plan du *New Yorker*, a noté que « le sujet de Munro est le passé, et la manière dont il change avec le temps qui passe, se métamorphosant souvent en monstre de reproche ou de moquerie, d'indifférence ou d'incohérence ». La protagoniste est fréquemment confrontée à un environnement dans lequel ceux qui en font partie ne peuvent apprécier les jolies touches, subtiles et délicates, qu'offre la vie : l'art, une douce nostalgie, une personnalité authentique, l'amour véritable. Ces acteurs de second plan jugent habituellement le personnage principal comme quelqu'un faisant étalage de sa vie, et qui devrait par conséquent être puni d'une telle prétention. Ce qui implique qu'elle doit, à son tour, soit fuir ces tristes figures et surmonter les obstacles qu'ils mettront sur sa route, soit se soumettre, renoncer, déposer les armes.

Le Prix Nobel 2013 fut le premier à couronner le travail d'un(e) nouvelliste. Aussi intéressant que soit ce choix, il l'est également pour d'autres raisons. La gente féminine constitue une claire minorité parmi les lauréats – n'ayant réuni que treize Prix Nobel de Littérature sur cent-dix attribués depuis plus d'un siècle. Ce prix a, autrement, été distribué de manière égale parmi les différents styles et catégories littéraires. Au contraire de nombre de jurés nationaux, tels que celui du Prix Goncourt, le comité de littérature suédois n'a en effet pas de préférence nette pour ces écrivains ayant écrit de 'grandes' œuvres en prose – ils leur ont, bien sûr, également attribué des Nobels, comme à Henryk Sienkiewicz en 1905, Thomas Mann en 1929, Boris Pasternak en 1958, Saul Bellow en 1976 et Mo Yan en 2012. Mais Munro

n'appartient pas à cet ensemble. Elle n'appartient pas non plus à ceux qui ont révolutionné la littérature de leur pays, ou même du monde, comme l'ont fait Maurice Maeterlinck (1911), Luigi Pirandello (1934), José Saramago (1998) ou Harold Pinter (2005). Elle n'est pas de cette sorte d'écrivains dont la force particulière est dans l'évocation poétique – tels que T.S. Eliot (1948), Pablo Neruda (1971), Josef Brodsky (1987) ou Wisława Szymborska (1996). Et elle n'est toujours pas de ceux honorés après une longue période d'énorme succès populaire international, comme l'ont été Pearl Buck (1938), Albert Camus (1957), Gabriel García Márquez (1982) et Doris Lessing (2007). En fait, il n'est pas si facile de trouver, pour Munro, un compagnon d'une sensibilité égale à la sienne parmi les auteurs du Nobel. Les plus proches sont alors ces auteurs qui ont, eux aussi, dépeint la vie actuelle, spécialistes du banal plutôt que du spirituel, sachant raconter des histoires qui prennent le lecteur par la main. Les noms qui pourraient se fondre sous cette catégorie incluent ceux d'Anatole France (1921), de François Mauriac (1952) et d'Isaac Singer (1978) ainsi que, en particulier, celui de Nadine Gordimer (1991), qui se focalise, elle aussi, sur des vies de femmes et sur leurs relations avec les hommes.

Alice Munro est-elle, alors, de cette classe qui mérite à juste titre un Prix Nobel, et se souviendra-t-on d'elle pendant des générations comme l'une des grandes écrivaines de notre temps ? Sur cette question, la cour de justice littéraire est divisée. Il y a bien sûr un certain nombre de commentateurs, incluant des collègues écrivains, qui pensent qu'elle fait partie des plus grands. Mais d'autres affirment le contraire.

Feue Carol Shields, romancière et récipiendaire du Prix Pulitzer, a écrit que « c'est un plaisir d'ouvrir le nouveau recueil de nouvelles d'Alice Munro et de trouver sur chaque page les satisfactions particulières d'une prose souple, acerbe et dépouillée, et pourtant élégante et complexe. Une phrase typique de Munro, avec sa syntaxe exacte et tendre, fait un geste vers la banalité, vers la sophistication littéraire et vers l'art [...]. Se souciant toujours de l'authenticité du matériel, il est possible qu'elle pense que les épisodes constituant nos vies correspondent à la forme bosselée de la nouvelle plutôt qu'à l'action s'élevant doucement du roman conventionnel, avec ses récompenses et résolutions finales, ses obstacles surmontés et ses buts réalisés – un modèle qui, jusqu'ici, ne s'est pas révélé si utile pour représenter l'expérience des femmes ». Shields lui laisse, de plus, tout le bénéfice du doute : « de temps en temps, l'un des récits de Munro demeure énigmatique, et ce même après plusieurs lectures.

Tous les éléments de l'histoire semblent en place, et pourtant, dans sa signification plus large, elle refuse de s'ouvrir à moi. Néanmoins, je suis certaine que la clé est là, et qu'il ne me faut que la trouver».

Charles McGrath, premier éditeur de Munro pour le *New Yorker*, a écrit dans le *New York Times* «qu'à ce jour, qu'Alice Munro est l'une des grands nouvellistes non seulement de notre époque mais de toute époque va de soi». James Wood a écrit, en 1997, dans *The London Review of Books*, lors de la publication de *Selected Stories*, qu'«Alice Munro est un écrivain tellement doué que personne ne prend plus la peine de juger son talent». La romancière Tessa Hadley, quant à elle, a noté que «le génie de Munro, alors qu'elle imagine ce qu'il se passe à l'intérieur des mondes clos de vies individuelles, a à voir avec sa capacité d'ouverture exceptionnelle aux mondes des autres, aux formes de leur compréhension et à leurs façons de voir.» L'écrivain irlandais Colm Tóibín, maintes fois récompensé, a décrit l'une de ses nouvelles comme «difficile, coriace, mais pourtant écrite en utilisant des phrases des plus ordinaires, et construites avec un lent soin chekhovien».

L'une des plus ardentesses admiratrices de Munro est sa compatriote et collègue, l'écrivaine Margaret Atwood. Dans une introduction à ses nouvelles, écrite en 2006, elle note : «La visée du conte, tel que Munro le pratique, est de sauver de la banalité, de l'oubli, les faits littéraires, et de préserver – de créer – une certaine impression de continuité dans les flux et reflux trépidants de l'existence.» Fiona Kidman, écrivaine néo-zélandaise, a publié une critique de l'œuvre de Munro dans *Libération* (le 19 décembre 2012) : «Chaque fois qu'il est paru un [nouvel ouvrage], on a du mal à croire qu'il serait aussi bon que le précédent. Mais à 81 ans, Alice Munro vient de produire *Dear Life*, un recueil de nouvelles stupéfiantes de sagesse qui explorent en profondeur la condition humaine, les mystérieux mécanismes du cœur, la façon dont l'amour récompense et désoriente ses personnages. [...] J'éprouve de la gratitude pour Alice Munro, pour sa chère et douce vie, les histoires qu'elle nous a offertes, et la simple beauté austère de sa langue».

À l'occasion de la publication de ce même recueil, Christian Lorentzen, un prolifique critique littéraire bostonien, rédigea un essai sur l'œuvre de la canadienne dans le *London Review of Books* (le 6 juin 2013). Son ton est radicalement différent. «Il y a quelque chose de déroutant à propos du consensus qui entoure Alice Munro. Ça a à voir avec la manière dont les critiques com-

mencent par affirmer son talent, sa grandeur, sa supériorité ou sa méliorité, pour ensuite rapidement adopter un ton défensif, nous enseignant les façons de voir comme des vertus ce qui, dans son écriture, pourrait être considéré comme des faiblesses. [...] Alors que je lisais dix de ses recueils, je devins triste, comme ses personnages, et comme eux, je finis par l'être encore plus. Je m'accoutumai à la façon dont la vie est moche et crasseuse. Je voyais le monde comme rempli de futurs cancéreux ou de déments». Lorentzen compare la consistance des récits de Munro à du «pudding au caramel à ébullition». Il remarque la tendance qu'elle a, et ce particulièrement dans ses œuvres tardives, d'amonceler les détails pour l'amour des détails et de charger ses histoires de fausses pistes. Il affirme que Munro est souvent applaudie pour ce qu'elle raconte des histoires à partir d'un angle étrange, mais que ce à quoi cela aboutit est, en fait, «le point de vue d'une même sorte de protagoniste». Il caractérise alors le personnage de cette œuvre comme «schématisé».

Une objection facile à la critique de Lorentzen est qu'il est l'une des rares voix masculines parmi un large éventail de commentatrices féminines. Soutenir une telle affirmation passerait cependant à côté de la question. Une partie de la déconstruction des productions de Munro ne semble en effet pas tout à fait hors de propos. Elle a souvent été comparée à Chekhov, mais Chekhov peut être très drôle, et Munro ne l'est jamais. On dit d'elle qu'elle a établi la norme de la nouvelle nord-américaine, mais Raymond Chandler l'a fait avant elle, dans un répertoire bien plus large et avec une présentation des événements bien plus évocatrice. Son monde fictif est quelque peu rigide, dépourvu des références à la politique et aux événements du monde qui figurent si largement dans les récits d'Haruki Murakami, rival principal de Munro pour le Prix Nobel 2013. Il est possible qu'on la lise encore dans une centaine d'années, mais elle n'égale cependant pas un Guy de Maupassant, qui a encapsulé bien plus de son propre temps et de son humanité universelle dans son art génial de la nouvelle.

Les nouvelles d'Alice Munro offrent cependant ces qualités qui ont impressionné plus d'un jury pour le Prix Nobel de Littérature : cohérence, minutie, compassion, une prédilection pour dépeindre les moins privilégiés, un équilibre du style. Une telle œuvre, si elle ne correspond pas aux feux d'artifices étincelants de la littérature internationale, en est certainement, pourtant, l'arc-boutant.

Œuvre

- 1968 : *Dance of the Happy Shades* – Traduit en français en 2003 par Geneviève Doze sous le titre : *La Danse des ombres heureuses* (Rivages).
- 1971 : *Lives of Girls and Women*
- 1974 : *Something I've Been Meaning to Tell You*
- 1978 : *Who Do You Think You Are ?*
- 1982 : *The Moons of Jupiter* – Traduit en français en 1989 par Colette Tonge sous le titre : *Les Lunes de Jupiter* (Albin Michel).
- 1986 : *The Progress of Love*
- 1990 : *Friend of My Youth* – Traduit en français en 1992 sous le titre : *Amie de ma jeunesse* (Albin Michel).
- 1994 : *Open Secrets* – Traduit en français en 1995 sous le titre : *Secrets de polichinelle* (Rivages).
- 1998 : *The Love of a Good Woman* – Traduit en français en 2001 par Geneviève Doze sous le titre : *L'Amour d'une honnête femme* (Rivages).
- 2001 : *Hateship, Friendship, Courtship, Loveship, Marriage* – Traduit en français en 2004 par Geneviève Doze sous le titre : *Un peu, beaucoup, pas du tout* (Rivages).
- 2004 : *Runaway* – Traduit en français en 2008 par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso sous le titre : *Fugitives* (L'Olivier/Éditions du Boréal).
- 2006 : *The View from Castle Rock* – Traduit en français en 2009 par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso sous le titre : *Du côté de Castle Rock* (L'Olivier).
- 2009 : *Too Much Happiness* – Traduit en français en 2013 par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso sous le titre : *Trop de bonheur* (L'Olivier).
- 2012 : *Dear Life*